

Nicolas LE NAOUR 24 ans

62^e Régiment d'Infanterie



Le premier des trois frères Le Naour à tomber au combat est aussi l'un des premiers Tréguncois à laisser sa vie dans ce conflit.

Réserviste de la classe 1909, Nicolas est mobilisé au 62^e RI qui quitte Lorient en train et sous la pluie dans la nuit du 7 au 8 août 1914. Dans la soirée du 9 août (22 heures), le régiment débarque à Châtel-Chéhery (Ardennes), aux confins de la forêt de l'Argonne près d'Apremont.

Le 20 août, la division marche offensivement vers le nord. Le 62^e formant avant-garde de la division quitte Escombres à 19 h 30 et se porte jusqu'à Aubry en Belgique par Dohan, où il passe la nuit. Le 21 août, la marche offensive continue et

le régiment arrive à 16 heures à Bertrix où il cantonne en se couvrant par des avant-postes.

Le 22 août au matin, un petit poste de la 12^e compagnie aperçoit une patrouille de cavaliers allemands, il la repousse par son feu. La terrible bataille des frontières a commencé. Vers midi, la division reprend la marche en avant, le régiment se dirige sur Paliseul où il doit cantonner mais, avant d'atteindre cette localité, on entend la fusillade, une action se déroule plus au nord, à quelques kilomètres. Le général de division pousse le 62^e sur Messin (Maissin) pour appuyer les régiments déjà engagés (régiments bretons et vendéens de la 22^e DI), le 62^e quitte sa formation de marche et par une marche d'approche se dirige sur Maissin. Le terrain est boisé et difficile, les unités sont en butte aux feux de l'artillerie allemande, puis de l'infanterie qui occupe très solidement le village.

Le régiment débouche de la zone boisée et le feu de l'infanterie allemande devient à ce moment extrêmement violent, un ennemi invisible en position sur les hauteurs de Maissin, avec un grand nombre de mitrailleuses, ouvre un feu nourri sur toutes les fractions qui essaient de descendre sur cette localité ; l'élan de nos bataillons vient se briser et ils subissent des pertes sérieuses. Cependant, des éléments du régiment réussissent à progresser jusqu'à six cents mètres environ de Messin. Vers 19 heures, le clairon sonne la charge, les hommes s'élancent dans un élan irrésistible à la baïonnette, Maissin est pris, soixante prisonniers restent entre nos mains mais les pertes sont déjà très lourdes. Pendant la nuit, les éléments du 62^e qui ont pu pénétrer dans Maissin couchent dans le village, ils s'y organisent et réussissent même à repousser trois contre-attaques ennemies.



Mais le 23 août vers 8 heures, l'artillerie ennemie déclenche un violent bombardement et l'infanterie allemande attaque fortement la localité. Dans la nuit, notre artillerie s'est retirée sur Bouillon ; les quelques fractions d'infanterie qui tiennent encore le village, trop faibles pour résister et sans espoir d'être secourues, sont obligées vers 10 heures de battre en retraite pour éviter d'être cernées. Elles se retirent sur Bouillon où elles rallient le reste du régiment.



Les pertes françaises à Maissin se chiffrent à 99 officiers et 4085 hommes (rien que la 44^e brigade perd 2000 fantassins), les pertes allemandes à 95 officiers et 3581 hommes, surtout pour la 25^e division. Le régiment de la garde grand-ducale de Hesse perd à lui seul 27 officiers et 760 fantassins. Ces pertes énormes (presque autant que les pertes de l'armée belge pendant les quatre années de guerre) ne suscitent jamais l'émoi légitime qu'elles auraient dû normalement provoquer en France et en Allemagne. Il convient en effet pour les Allemands comme pour les Français de garder le moral de leurs troupes en cachant l'importance des pertes subies en quelques jours de combats dans une guerre à peine commencée et que les tacticiens de chaque camp ont prévue courte (on sera de retour à Noël !). Cette bataille des frontières fait bien plus de victimes que la bataille de Waterloo, mais elle n'a pas l'honneur de rentrer dans la légende qui préserve à jamais les victimes de l'oubli.

Nicolas Le Naour disparaît dans ce premier combat de la Grande Guerre, son corps ne sera pas retrouvé. Il faut savoir que les corps ont été enterrés là où ils étaient tombés, le nombre de soldats ensevelis par tombe est fort variable, d'une à quarante dépouilles. On leur a auparavant enlevé toutes leurs montres, bagues, portefeuilles, plaques d'identités militaires, etc.



Cela a duré 10 jours. En 1957, tous les corps sont rapatriés au cimetière du Siphoux à Maissin. Les soldats français reposent dans deux fosses communes renfermant respectivement 1542 et 1459 corps qui ne purent être identifiés à cause de l'absence de toute pièce d'identité. Nicolas repose vraisemblablement dans l'une de ces fosses.

Né à Trégunc le 20 août 1889, Nicolas Pierre Marie, châtain aux yeux marron, 1,62 m, qui savait lire et écrire, était le fils de Joseph Le Naour, originaire de Melgven et cultivateur à Kerotter, et de feu Marie Jaffrézic qui n'a au moins pas vu trois de ses quatre fils mourir à la guerre (Nicolas en 1914, René et Joseph à Verdun en 1916), seul Jean-Marie a échappé à la boucherie. Nicolas déclare exercer la profession de maçon en 1910.

Il fait son service militaire au 62^e RI, vraisemblablement à Belle-Ile, entre le 4 octobre 1910 et le 25 septembre 1912, certificat de bonne conduite accordé. Il trouve ensuite du travail en Meurthe-et-Moselle car, le 12 février 1914, il déclare habiter à Écrouves, une petite commune non loin de Toul.

Le calvaire breton du XVI^e siècle, ramené de la commune du Tréhou, Finistère, fut inauguré en août 1932 pour commémorer le sacrifice des soldats bretons à Maissin. Dans le cimetière jouxtant le calvaire, un rocher porte une plaque de bronze avec un texte en breton dû au poète Breton Dirlem (Jos-Per Ar Braz, Joseph Pierre Marie Le Bras), caporal au 48^e RI, lui-même tué au champ d'honneur le 8 septembre 1915 :

« AR PREZEGER GWELLA, HEP MAR, EO ER MARO
RAN E VOUENZ AZO DON ! SELAOU, DEN KALONEN
LARET A RA BEZAN BRETONED KARANTEK
KENEIL, DEMP ALIES DA WELET AR BEZIO »

et sa traduction :

« La mort est le meilleur prêcheur, car sa voix porte jusqu'au fond !
Écoute, toi qui a du cœur : elle te demande d'être Breton de toute ton âme.
Amis, allons souvent nous recueillir sur les tombes. »

De même, dans l'église de Maissin, outre la crypte comportant un certain nombre d'ex-voto à la mémoire des soldats, un vitrail offert par des familles de soldats bretons et vendéens porte l'inscription « Evurus Ar Re A Ouel », ce qui signifie « Heureux ceux qui pleurent ».

